cal des armées, devint chirurgien-major de la garde impériale, chirurgien de l'Ecole polytechnique, se fit recevoir docteur à Paris, au commencement de la Restauration, agrégé de la Faculté en 1853, fit un cours de clinique à l'Hôtel-Dieu, et fut attaché, comme médecin, à l'hospice temporaire de Saint-Sulpice en 1832, pendant l'invasion du choléra. Gaultier de Claubry a écrit un assez grand nombre de dissertations, de mémoires et d'ouvrages, qui lui valurent d'être nommé membre de l'Académie de médecine. Nous citerons de lui : *Dissertation sur les généralités, le plan et la méthode du cours de clinique* (1831); *Mémoire* ou *Réponse à cette question : Faire connaître les analogies et les différences qui existent entre le typhus et la fièvre typhoïde* (1838, in-4°), écrit qui valut à son auteur une médaille de 1,000 fr. de l'Académie de médecine; *De l'altération du virus vaccin et de l'opportunité des revaccinations* (1838); *De l'identité du typhus et de la fièvre typhoïde* (1844), etc.

GAULTIER DE CLAUBRY (Henri-François), chimiste français, frère du précédent, né à Paris en 1792. Il suivit d'abord la carrière médicale, qu'il abandonna pour s'occuper de sciences physiques. M. Gaultier de Claubry est, depuis 1859, professeur de toxicologie à l'Ecole de pharmacie de Paris, à laquelle il était attaché, depuis de longues années, comme professeur adjoint, et il fait partie du Conseil de salubrité. Outre de nombreux articles publiés dans les *Annales d'hygiène publique*, le *Dictionnaire de l'industrie manufacturière*, l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, le *Répertoire de chimie scientifique et industrielle*, rédigé de concert avec Ch. Martin et F.-L. Hoffmann, il a donné une traduction des *Eléments de chimie expérimentale*, de H. Willam (1832); *Rapport sur la préparation des poudres fulminantes* (1838); *Rapport sur la fabrication du pain par le pétrissage à bras et par les machines* (1838), etc.

GAULTIER-GARGUILLE ou **FLÉCHELLES**, bouffon français. On ne sait rien de bien précis sur cet étrange personnage, né, pour le plus grand ébaudissement et esbattement de ses contemporains, en Normandie, à Caen peut-être, vers 1574, et mort à Paris en 1634. Quelques versions assez accréditées le font garçon boulanger au faubourg Saint-Laurent, en compagnie de ses inséparables Turlupin et Gros-Guillaume. Ce que l'on connaît mieux, c'est la description de l'individu, que la nature, comme on va voir, n'avait pas comblé de ses dons physiques. Efflanqué au possible, avec des jambes interminables et un buste grêle, ce burlesque édifice était surmonté d'une grosse tête ébouriffée dont la seule vue dilatait la rate. Quand il parlait, et surtout quand il chantait, c'était un véritable triomphe. Pas de front morose qu'il n'ait déridé, pas de souci qu'il n'ait rendu plus léger. Comme disait Richelieu, on sortait de son théâtre tout ragaillardi, avec des envies folles d'éclater de rire, sans savoir pourquoi; mais le rire est si bon! D'abord établi dans une espèce d'échoppe située près de l'Estrapade, il fut bientôt en butte aux tracasseries des comédiens patentés, qui se plaignirent à Richelieu de la concurrence déloyale que leur faisait le trio de farceurs. Le ministre les manda près de lui, et là, pendant une heure, Gaultier-Garguille et ses deux associés, Gros-Guillaume en femme et Turlupin en mari trompé, réussirent si bien à faire rire son Eminence que leur procès fut gagné. Dès lors, ces messieurs vinrent s'établir à l'hôtel de Bourgogne et charmèrent de leurs drôleries toutes les oreilles de la cour. Gaultier-Garguille représentait ordinairement les pédants, les vieillards et les maîtres de maison; Turlupin remplissait agréablement les rôles de valets, de tire-laine, de jocrisses, et le gros bourdon de Gros-Guillaume tançait sentencieusement les incartades grotesques de ses deux acolytes. Sa folie sérieuse était excessivement risible, et il jouait en homme convaincu. Gaultier fit lui-même quelques petites farces, ou plutôt des prologues assaisonnés de lazzis très-épicés, que nous regrettons de ne pouvoir citer. C'étaient des improvisations se rapprochant des *Commedie dell' arte*, où, étant donné le caractère, l'âge, l'habit du personnage, il lui reste à inventer son rôle dès qu'il est mis en présence des autres. De pareilles œuvres ne se conservent pas. La seule portant le nom de Gaultier-Garguille qui nous soit parvenue, n'est pas de lui; c'est la *Querelle de Gaultier-Garguille et de Périne, sa femme*, réimprimée dans la collection Caron. Mais les contemporains du fameux farceur nous ont conservé l'idée de quelques-unes de ces compositions burlesques. La plus originale de ces farces est racontée, *de visu* sans doute, par Louis Guyon (*Diverses leçons*, t. Ier). Un avocat tombe malade, et, quoique rétabli, s'imagine qu'il est mort. Rien ne peut lui enlever cette idée bizarre; il ne veut plus ni rire, ni boire, ni manger. Toutes les bonnes raisons qu'on lui donne étant restées inutiles, on fait transporter un cadavre dans sa chambre, bien enveloppé de linceuls. L'avocat s'étonne; on lui répond que puisqu'il est mort et qu'il est dans la chambre des morts, il faut bien qu'il s'habitue à ce voisinage. « C'est juste, » répond l'avocat. Mais voici que le faux cadavre se met à rire à gorge déployée. « Qu'est cela? dit le malade; est-ce que les morts rient? — Parfaitement; essayez vous-même, vous qui êtes mort. » L'avocat prend un miroir et constate qu'il peut rire, tout comme un autre. Le cadavre demande à manger; on lui apporte un chapon, qu'il dévore; à boire, on lui apporte quatre ou cinq bouteilles. L'avocat, persuadé que les morts mangent et boivent, se met à en faire autant, prend goût à ces petites distractions, et, peu à peu, est ramené par son voisin, le mort, à goûter tranquillement toutes les joies de l'existence. Il paraît que cette farce, dont on assure que le fond était réel et les modèles parfaitement en vie du temps de Gaultier-Garguille, fut représentée devant Charles IX.

Gaultier-Garguille avait aussi obtenu de véritables succès dans un genre plus élevé. Le diadème de roi lui allait fort bien, et sa haute taille, apprêtée pour la circonstance, lui donnait, dit-on, un air de grandeur et de majesté souveraine. N'allez pas vous faire une fausse idée de ce pitre que vous voyez pantalonner sur les planches, que vous entendez débiter mille sornettes grossières et scandaleuses. Gaultier n'est pas « ce qu'un vain peuple pense. » Il a ses entrées dans le monde, dans les sociétés choisies, il cause avec esprit, il plaît généralement et tourne assez galamment le bouquet à Chloris. Il cultive aussi la chanson, et Béranger ne désavouerait pas certain de ses couplets égrillards que nous devons encore nous abstenir de rapporter. C'était le gros rire, la gaieté exubérante de ce temps, qui est souverainement déplacée dans notre siècle d'étroite et de mesquine pruderie. Une observation assez curieuse, c'est que Gaultier n'introduisait jamais de femme dans ses pièces. Est-ce délicatesse, est-ce défiance de soi-même? Ce respect pour « la plus belle moitié du genre humain » semble confirmer nos doutes à l'égard de l'éducation que dut recevoir Gaultier-Garguille. Nous ne sommes pas très-loin de voir en lui un homme parfaitement élevé, distingué, mais emporté par un fol amour de la scène et des triomphes qu'elle procure. Il avait épousé la fille du fameux Tabarin, qui, à sa mort, se remaria à un *gentilhomme* de Normandie. Singulière fin que celle de Gaultier-Garguille. Un jour que Gros-Guillaume s'était trop abandonné à sa verve satirique et avait imité les gestes et les manières d'un magistrat connu, la perruque indignée lança un fulminant décret qui condamnait le malheureux bouffon à l'emprisonnement. Craignant d'être compromis, Turlupin et Gaultier prirent la fuite; mais ils s'étaient tellement habitués à la vie commune que l'absence de l'un d'entre eux porta à tous trois un coup mortel. Gros-Guillaume mourut de frayeur dans sa prison, et deux ou trois jours après ses deux amis le suivaient dans la tombe. Que ces trois bouffons sont touchants! on leur devait une épitaphe commune :

Gaultier, Guillaume et Turlupin,
Ignorants en grec et latin,
Brillèrent tous trois sur la scène
Sans recourir au sexe féminin,
Qu'ils disaient un peu trop malin...
Mais la mort en une semaine,
Pour venger son sexe mutin,
Fit à tous trois trouver leur fin.

Gaultier-Garguille et ses deux associés furent enterrés dans l'église Saint-Sauveur, démolie en 1787, et qui occupait le coin de la rue Saint-Sauveur, au numéro 227 de la rue Saint-Denis. Il a laissé un recueil de chansons imprimé en 1631 et *approuvé* par Turlupin et Gros-Guillaume. Les envieux de Molière prétendent que le grand poëte acheta de sa famille ses autres manuscrits et y puisa des bons mots pour ses pièces.

Il y eut un autre Gaultier-Garguille, d'abord bateleur, puis comédien, et engagé dans la troupe de l'Hôtel de Bourgogne. Il s'appelait Hugues Guérin et débuta, au Marais, sur les tréteaux, en 1598. « Il ne jouait jamais sans masque, dit l'abbé de La Porte, avec une grande barbe pointue, une calotte noire et plate, des escarpins noirs, des manches de frise rouge, un pourpoint et des chausses de frise noire. Il représentait toujours le vieillard de la farce, chantait ordinairement une chanson et quoiqu'elle fût mauvaise le plus souvent, plusieurs ne venaient au spectacle que pour l'entendre. »

GAULTRUCHE ou **GAUTRUCHE** (Pierre ou Denis), humaniste et jésuite français, né à Orléans en 1602, mort à Caen en 1681. Il se livra, pendant plus de trente ans, à l'enseignement dans cette dernière ville. Il a composé, pour les classes, des ouvrages qui ont joui pendant fort longtemps d'une vogue extrême. Les principaux sont : *Institutio totius philosophiæ* (Caen, 1653); *Mathematicæ totius institutio* (Caen, 1653); *Histoire sainte avec l'explication des points controversés* (Caen, 1672, 2 vol. in-12); *Histoire poétique pour l'intelligence des poëtes et auteurs anciens* (Caen, 1658), ouvrage qui n'a pas eu moins de dix-huit éditions.

GAUME (Jean-Joseph), théologien et écrivain français, né à Fuans (Doubs) en 1802, mort en 1869. C'est un des caractères les plus curieux à étudier de ce temps-ci; il est l'auteur d'une foule d'élucubrations étranges. Entré dans les ordres de bonne heure, M. Jean-Joseph Gaume a été professeur de théologie au petit séminaire de Nevers (1827), directeur de ce séminaire, chanoine et vicaire général du même diocèse, et c'est à Nevers qu'il a commencé à écrire cette suite d'ouvrages ultra-catholiques, qui en ont fait un des saints du parti que représente M. Veuillot dans le journal l'*Univers*, et que défendent MM. Coquille et Taconnet dans le journal le *Monde*. Comme le Père Loriquet, M. l'abbé Gaume écrit A. M. D. G. Il fit quelque séjour à Rome en 1841, et y obtint les faveurs et les bonnes grâces du pape Grégoire XVI, qui le nomma chevalier de l'ordre réformé de Saint-Sylvestre. De retour en France, M. Gaume devint vicaire général du diocèse de Reims, puis de celui de Montauban, et fut nommé, en 1854, par Pie IX, prélat romain, avec le titre de protonotaire apostolique *ad instar participantium*.

Dans le monde extraclérical, M. l'abbé Gaume, qui jusque-là n'avait guère fait parler de lui, s'est fait tout à coup une réputation par la publication du *Ver rongeur* (1851, in-8°), œuvre d'inqualifiable obscurantisme, véritable diatribe contre la littérature classique de tous les temps, et ayant pour unique objet de démontrer au monde que cette littérature nous avait tous faits païens; en un mot, que, grâce à l'étude imbécile qu'on nous en faisait faire dans les colléges, tout, dans la civilisation moderne, était païen, archipaïen. D'après l'abbé Gaume, il existe deux sortes de littérature, d'art, de beau : la littérature, l'art et le beau païens, la littérature, l'art et le beau chrétiens, les premiers réprouvés, les seconds saints. Pour trouver l'art et la littérature dans leur pureté, il faut chercher entre la chute de l'empire romain et la Renaissance. Avant l'invasion des barbares, les auteurs chrétiens, vivant au milieu des mœurs païennes, et parlant le langage du temps, sont empreints de paganisme. Tous les Pères du IVe siècle, saint Augustin, saint Jérôme, saint Jean Chrysostome sont païens par la forme. A partir du XVIe siècle, se manifeste un culte malheureux pour l'antiquité. Cette Renaissance fut celle du paganisme. Depuis lors, aux yeux de l'abbé Gaume, les lettres, les sciences, les arts, la langue, tout fut païen. La littérature et l'art véritablement chrétiens ne se montrent qu'au moyen âge. Les cathédrales gothiques, les peintures de Giotto, de Cimabue, d'Orcagna, les hymnes de l'Eglise, l'éloquence de saint Bernard et de Bonaventure, les vers de Dante, voilà le christianisme dans l'art et dans les lettres. Saint-Pierre de Rome n'est qu'une débauche de l'art païen; c'est l'amour païen qui se montre dans les madones de Raphaël. Bossuet lui-même, dans son lyrisme élevé, savant, profond, laisse apercevoir l'étude de Tacite et de Tite-Live. En un mot, après le XVIe siècle, il n'y a plus ni littérature ni art qui ait rompu tout pacte avec l'impiété.

Le bagage littéraire de M. l'abbé Gaume est considérable. Outre le *Ver rongeur des sociétés modernes* ou le *Paganisme dans l'éducation*, livre auquel nous consacrerons un article spécial, on a de lui les ouvrages suivants, dont quelques-uns ont des titres assez singuliers : *Du catholicisme dans l'éducation* (183., in-8°); le *Seigneur est mon partage* (1858, 10e édit., in-18); le *Grand jour approche* (1857, 7e édit., in-18); *Manuel des confesseurs* (1854, 7e édit., in-8°); *Catéchisme de persévérance* ou *Exposé de la religion depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours* (1854, 7e édit., 8 vol. in-8°); un *Abrégé* du même ouvrage (in-18); *Histoire de la société domestique* (2 vol. in-8°); les *Trois Romes* (4 vol. in-8°); la *Profanation du dimanche* (in-18); la *Religion dans le temps et dans l'éternité* (in-18); l'*Horloge de la Passion*, traduit de saint Alphonse de Liguori (in-18); *Lettres sur le paganisme dans l'education* (1852, in-8°); *Bibliothèque des classiques chrétiens, latins et grecs* (1852-1855, 30 vol. in-12); *Poëtes et prosateurs profanes complétement expurgés* (1857, 2 vol. in-12); la *Révolution* (1856, 12 vol. in-8°); l'*Eau bénite du* XIXe *siècle* (1866, in-18).

GAUMINE s. f. (gô-mi-ne). Anc. jurispr. Se disait d'un mariage contracté en présence d'un prêtre, mais sans aucune bénédiction : *On mariait entre eux, à la* GAUMINE, *les protestants et les catholiques.*

GAUPE s. f. (gô-pe). Femme sale, malpropre, ignoble : *Cela ne serait-il pas bien fait, si j'allais m'éprendre d'une belle passion romanesque pour quelque maritorne ou quelque abominable* GAUPE? (Th. Gaut.)

Allons, vous, vous rêvez et bayez aux corneilles.
Jour de Dieu! je saurai vous frotter les oreilles.
Marchons, *gaupe*, marchons.......
MOLIÈRE.

GAUPERIE s. f. (gô-pe-rî — rad. *gaupe*). Saloperie; termes, façons de gaupe.

GAUPP (Ernest-Théodore), jurisconsulte allemand, né à Kleingaffron (basse Silésie) en 1796, mort en 1859. En 1813, il entra comme volontaire dans l'armée prussienne, reçut le grade d'officier, et reprit, en 1815, ses études interrompues. Après avoir suivi les cours des universités de Breslau, de Berlin, de Gœttingue, il obtint une chaire de professeur suppléant dans la capitale de la Prusse, et devint professeur titulaire en 1822. On a de ce jurisconsulte distingué plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *De la fondation et de l'organisation des villes allemandes* (Iéna, 1624); l'*Ancien droit de Magdebourg et de Halle* (Breslau, 1826); *De professoribus et medicis eorumque privilegiis in jure romano* (Breslau, 1827); *Droit provincial silésien* (1828); *Mélanges de droit germanique* (1830); l'*Ancien droit des Thuringiens* (1834); *Droit et constitution des anciens Saxons* (1837); *De la rédaction des codes provinciaux dans la monarchie prussienne* (1838); *Des rapports mutuels de l'Eglise et de l'Etat* (1846); *De l'avenir du droit germanique* (1847); *De l'organisation de la première chambre en Prusse* (1852); *Lex Francorum-Chamavorum* (Breslau, 1855); les *Droits des villes allemandes au moyen âge* (Breslau, 1851-1853, 2 vol.), collection qui renferme une foule de précieux documents; *Des tribunaux de la Sainte-Wehme* (Breslau, 1817), etc. Gaupp avait, en outre, pris, comme journaliste, une part active aux discussions politiques et religieuses de son époque.

GAUR s. m. (gôr). Ornith. Nom vulgaire d'une espèce de bruant de l'Inde.

GAUR, ville de l'Indoustan anglais. V. GOUR.

GAURA s. m. (gô-ra — du gr. *gauros*, superbe, par allusion à la beauté des fleurs). Bot. Genre de plantes, de la famille des onagrariées, type de la tribu des gaurées, comprenant une quinzaine d'espèces, presque toutes d'Amérique.

— **Encycl.** Les *gauras* sont des herbes à feuilles alternes, à fleurs disposées en panicule terminale; à calice long, cylindrique, dont le sommet caduc se détache avec le limbe quadriparti; à corolle composée de quatre pétales; à huit étamines munies d'anthères oblongues, versatiles; à stigmate partagé en cinq lobes; à capsule ovale, tétragone, striée, contenant plusieurs graines, dont une seule se développe. Les deux espèces cultivées dans nos jardins sont le *gaura* bisannuel et le *gaura* de Lindheimer. Le premier, originaire de Virginie, a des tiges herbacées, de 1m30 à 1m60 de hauteur. Ses feuilles sont lancéolées, d'un vert foncé, avec une nervure blanche. Les fleurs paraissent en août-septembre, et s'ouvrent surtout le soir. Le calice est rouge; la corolle, d'abord rouge, devient blanche lors de l'épanouissement. Cette espèce doit être semée en place au mois d'avril; elle craint le repiquage. Le *gaura* de Lindheimer, originaire du Texas, ou il est vivace, est annuel dans notre climat. Ses grandes fleurs, blanches en dedans, d'un beau rouge carmin à l'extérieur, sont d'un très-bel effet dans les plates-bandes et les massifs. Cette espèce doit être semée vers la fin d'août. On la couvre de feuilles pendant les gelées. Toutes ces plantes demandent une exposition chaude et une terre perméable.

GAURA MONS, nom ancien du col de Cabres, où commence la vallée de la Drôme.

GAURADAS, poëte grec d'une époque incertaine. Il ne nous est connu que par une épigramme publiée dans l'*Anthologie grecque*. C'est une pièce en dialecte dorien, composée de six vers à écho.

GAURAIN-RAMECROIX, bourg de Belgique, prov. du Hainaut, à 6 kilom. E. de Tournay; 3,000 hab.

GAURE s. f. (gô-re). Nom vulgaire du granit tendre et désagrégé, qui se laisse attaquer par le pic.

GAURE s. m. (gô-re). Nom donné aux adorateurs du feu, sectateurs de Zoroastre. ‖ Syn. de GUÈBRE.

— Linguist. Idiome parlé dans le Bengale.

— Adjectiv. *Langues gaures*, Groupe de langues, dont le gaure fait partie.

— **Encycl.** Linguist. Les langues *gaures*, dérivées du sanscrit, sont parlées, dans toutes les parties du Bengale, par 30 millions d'individus environ. Dans ce groupe, on distingue le *kanodji*, le *gaure* ou *bengali*, le *maithila* ou *tirhouti*, l'*orissa* ou *ourya*. Autrefois, il fallait ajouter à ces idiomes le *saraswati*, maintenant éteint. Le domaine du *gaure* ou bengali s'étend depuis Balassore jusqu'au delà du Brahmapoutra, et au nord jusqu'à Mourchedabad et Badjamahal. Au nord-est, le *gaure* se modifie en un dialecte appelé *tirhouti*. L'*ourya* est parlé sur la côte des Circars, depuis Vizagapatam jusqu'à Balassore, c'est-à-dire dans l'Orissa. Cet idiome n'est, en réalité, qu'un dialecte du *gaure* ou bengali, auquel il se mêle dans certains cantons. Le *gaure* proprement dit est la langue de la conversation, de la correspondance et des affaires. Cette langue est au sanscrit ce que l'italien est au latin. Elle contient, en outre, un petit nombre de mots persans et arabes, qui peuvent aujourd'hui être considérés comme faisant partie du fond de la langue. Quoique les langues *gaures* renferment moins de termes étrangers que les autres idiomes de l'Inde, elles offrent, suivant Bopp, sous le rapport des formes grammaticales, moins d'analogie avec le sanscrit que n'en offrent le persan, le grec, le latin, l'allemand. La grammaire et la syntaxe sont précises, simples et régulières. L'*o* bref se substitue à l'*a* bref du sanscrit, et s'intercale entre les consonnes toutes les fois qu'elles ne sont pas séparées par une autre voyelle. L'alphabet n'est que le *dévanâgari* modifié et rendu plus cursif. La conjugaison a cela de particulier que l'impératif présente le verbe à l'état de racine, et que tous les temps de l'indicatif, à l'exception d'un présent, d'un prétérit et d'un futur, se forment du participe présent combiné avec le verbe *être*. Il y a quatre manières de former la voix passive. Il n'y a que trois verbes irréguliers : *aller*, *venir* et *donner*. Par politesse, on met souvent, comme en français et en anglais, le verbe au pluriel, quoique le nom soit au singulier, et, par dédain, le verbe au singulier, quoique le nom soit au pluriel.

GAURE (pays ou comté de), en latin *Gaurensis* ou *Verodunensis comitatus*, petit pays de l'ancienne France, dans le bas Armagnac, borné au N. par le Condomois, à l'E. et au S. par le territoire d'Auch, à l'O. par une partie du Condomois et le territoire de Vic-Fezensac. Il appartint successivement aux comtes de Fezensac, à ceux d'Armagnac et aux sires d'Albret. Il forme actuellement l'arrondissement de Lectoure (Gers). Selon quelques géographes, c'est le pays des *Garites* de César.

GAURÉ, ÉE adj. (gô-ré — rad. *gaura*). Bot. Qui ressemble ou qui se rapporte au gaura.

— s. f. pl. Tribu de la famille des onagrariées, ayant pour type le genre gaura.

GAURIC s. m. (gô-rik). Nom donné à des esprits qui étaient l'objet des craintes superstitieuses des anciens Bretons, et qui passaient pour danser autour des monuments druidiques. ‖ On dit aussi GAURIE.

GAURIC (Luc), en latin **Gauricus**, mathématicien, astrologue et prélat italien, né à Gifoni, dans l'ancien royaume de Naples, en 1476, mort à Rome en 1558. Il se livra d'abord à l'enseignement des mathématiques, puis s'adonna à l'astrologie. Le métier d'astrologue lui rapporta des richesses et des honneurs, quelquefois aussi de désagréables aventures. C'est ainsi qu'ayant prédit à Bentivoglio de Bologne qu'il serait chassé de cette ville avant une année, celui-ci, irrité, le condamna à subir cinq tours d'estrapade. Les papes Jules II, Léon X, Clément VII et Paul III accordèrent des marques d'estime au prétendu devin, qui fut nommé, en 1545, évêque de Civita-Ducale. Gauric fut un des promoteurs de la réforme du calendrier. Il déplore, dans son *Calendarium ecclesiasticum novum, ex sacris litteris, probatisque sanctorum patrum synodis excerptum, etc.* (Venise, 1552), le malheur qui fait que la pâque est souvent célébrée en dehors de la règle prescrite par les conciles, et supplie le pape de ne pas laisser plus longtemps les chrétiens dans les liens de l'excommunication, de l'anathème etc. Il avait publié un livre : *Des inventeurs de l'astronomie*, donné quelques notes pour l'édition de Bâle de la *Syntaxe* de Ptolémée, rassemblé les commentaires sur Sacro-Bosco et Purbach, corrigé les tables d'Alphonse de Regiomontan et de Bianchini; enfin, il a publié un *Tractatus astrologicus in quo agitur de præteritis multorum hominum accidentibus per proprias eorum genituras ad unguem examinatis*. Les vingt-un ouvrages qu'on a de Luc Gauric ont été réunis et publiés sous le titre de *Opera omnia* (Bâle, 1575, 3 vol. in-fol.).

GAURIC (Pomponio), en latin **Pomponius Gauricus**, poëte italien. Il était frère du précédent. Il professa les humanités à Naples, et fut à la fois érudit et poëte. Un jour qu'il était allé de Sorrente à Castellamare, il disparut sans qu'on ait pu savoir depuis ce qu'il était devenu. On présume qu'il fut tué et jeté à la mer par les ordres d'une grande dame avec qui il avait eu un commerce galant et qu'il avait compromise par ses indiscrétions. On a de lui : *Excerpta de sculptura* (Florence, 1504, in-8°); *Recueil de poésies latines* (Naples, 1526, in-8°); *De arte poetica* (Rome, 1541, in-4°).

GAURITZ, rivière de l'Afrique australe, dans la colonie du Cap de Bonne-Espérance, district de Swellendam, formée par la réunion de la Gemka et du Buffel. Elle se jette dans l'océan Indien, après un cours de 80 kilom.

GAURUS, montagne de l'Italie ancienne (Campanie), à peu de distance de Pouzzoles. Les auteurs anciens font les plus grands éloges des vins exellents qu'on recueillait au bas de cette montagne, mais seulement du côté qui fait face à Pouzzoles et à Baïa.

GAUSAPE s. f. (go-sa-pe — lat. *gausapa*). Antiq. rom. Espèce de chlamyde à franges que portaient les anciens Romains. ‖ Natte de paille, sur laquelle couchaient les soldats dans les camps.

GAUSAPPA s. m. (gô-za-pa). Arachn. Genre d'acarides non encore décrit.

GAUSCELIN, prélat français. V. GAUZLIN.

GAUSIN, ville d'Espagne. V. GAUCIN.

GAUSOU-POUCOU s. m. (gô-zou-pou-kou). Mamm. Espèce du genre cerf qui habite le Brésil et la Guyane.

GAUSS (Charles-Frédéric), mathématicien et astronome allemand, né à Brunswick le 23 avril 1777, suivant la plupart des biographes, le 30 avril suivant Poggendorff, mort à Gœttingue le 23 février 1855. Issu de parents appartenant à la petite bourgeoisie, il montra, dit-on, pour l'étude des mathématiques, une aptitude plus précoce encore que celle déjà si extraordinaire de notre Pascal; car, dès l'âge de trois ans, il calculait, résolvait des problèmes numériques, et traçait dans la poussière des lignes et des figures de géométrie. Le jeune calculateur devait heureusement démentir le proverbe qui dit que les enfants trop intelligents ne vivent pas. Le petit Charles-Frédéric fut présenté au duc Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, lequel se chargea des frais de son éducation, et resta, depuis, son protecteur et son ami. Gauss entra, en 1784, dans une des écoles primaires de Brunswick, et, en 1789, au collége de cette même ville. N'ayant bientôt plus rien à apprendre de ses professeurs, il partit, en 1794, pour Gœttingue, sans trop savoir encore à quelle science il se vouerait. Mais, étant parvenu à résoudre le fameux problème de la division du cercle en dix-sept parties égales, il se décida pour les mathématiques. C'est à Gœttingue qu'il eut pour maître le célèbre Kaestner, qui associait dans un culte égal la poésie et la géométrie, et que, pour cette raison, Gauss appelait « le premier des géomètres parmi les poëtes, et le premier des poëtes parmi les géomètres. »

En 1798, Gauss se rendit à Helmstaedt, où il profita des conversations instructives et bienveillantes de Pfaff, et surtout des riches trésors que renfermait la bibliothèque de la ville. Muni d'une abondante provision de notes, il revint à Brunswick, et, en quelques années, il publia une série de travaux nombreux et considérables, qui le placèrent vite au rang des premiers mathématiciens dont l'histoire ait gardé les noms. Un jour, Laplace, à qui l'on demandait quel était le plus grand mathématicien de l'Allemagne, répondit : « C'est Pfaff. — J'aurais cru que c'était Gauss, répliqua l'interlocuteur. — Oh! ajouta Laplace, Pfaff est bien le plus grand mathématicien de l'Allemagne, mais Gauss est le plus grand mathématicien de l'Europe. »

En 1807, l'empereur de Russie offrit à Gauss un siége à l'Académie de Saint-Pétersbourg; mais, sur les instances d'Olbers, il refusa, et il fut nommé (9 juillet 1807) directeur de l'observatoire de Gœttingue et professeur d'astronomie à l'université de cette ville. C'est à ce double poste que Gauss resta attaché jusqu'à la fin de ses jours, sortant si peu, qu'à l'âge de soixante-dix-sept ans, c'est-à-dire un an avant sa mort, il n'avait pas encore vu de locomotive. Il consacrait tout son temps, son génie et son infatigable activité aux recherches les plus abstraites et les plus profondes relatives à toutes les branches des mathématiques, à l'astronomie, à la physique. Doué de la plus heureuse santé, ayant des goûts simples et modestes, indifférent à l'éclat de la gloire au point de ne porter aucune des nombreuses décorations que tous les gouvernements lui avaient adressées, Gauss avait un caractère doux, probe et droit. Apportant le plus grand soin à la rédaction de ses plus courts mémoires comme de ses plus gros ouvrages, il ne voulait rien offrir au public qui n'eût reçu la dernière main de l'ouvrier. Sur son cachet, il avait fait graver un arbre chargé de fruits, et entouré de cette devise : *Pauca, sed matura* (Ils ne sont pas nombreux, mais ils sont mûrs). Aussi a-t-il laissé une grande quantité de travaux, qu'il ne jugeait pas assez *mûrs*, dont la publication, impatiemment attendue, a été retardée par la mort de M. Dirichlet, qui en avait été chargé.

Le génie de Gauss est essentiellement original. S'il traite une question qui a déjà occupé d'autres savants, il semble que leurs travaux lui soient absolument inconnus. Il a sa manière d'aborder les problèmes, sa méthode propre, ses solutions absolument neuves. Le mérite de ces solutions est d'être générales, complètes, applicables à tous les cas que la question est capable d'embrasser. Malheureusement, l'originalité même des méthodes, un mode particulier de notations, le laconisme exagéré, peut-être affecté, des démonstrations rendent extrêmement laborieuse la lecture des ouvrages de Gauss. Aussi les envieux n'ont pas manqué de lui reprocher de s'être rendu inintelligible pour paraître profond : c'est que Gauss ne laisse entrevoir aucune trace de la marche analytique qui l'a conduit à la solution finale. Il avait coutume de dire que, quand un monument est offert aux regards du public, il ne doit plus rester trace des échafaudages qui ont servi à sa construction. En cela, il avait tort; car, s'il est vrai que les échafaudages doivent être dérobés aux regards du public, ils ont été pendant un certain temps accessibles à ceux des architectes. Et, s'ils sont inusités, ils sont souvent l'objet de descriptions particulières, qui en font comprendre le mérite. L'obscurantisme de Gauss a failli faire école. Chez nous, Cauchy et Bertrand, le premier surtout, ont quelquefois écrit de manière à n'être compris par personne.

Autant Gauss est difficile à comprendre, comme écrivain, autant il était clair comme professeur. Il n'était pas, d'ailleurs, de ces mathématiciens qu'on représente comme tellement abîmés dans leur science, qu'ils en deviennent étrangers au monde extérieur. Il causait pertinemment et agréablement de philologie, de philosophie, de politique et de littérature. Dans les dernières années de sa vie, pour se prouver que son esprit ne baissait pas, il apprit, sans le secours d'aucun maître, le russe et l'hébreu.

Outre l'invention de la méthode des moindres carrés, qu'il imagina presque en même temps que Legendre, on lui doit une méthode générale pour la résolution des équations binômes, dont il tira le moyen inattendu d'inscrire au cercle, avec la règle et le compas, le polygone régulier de dix-sept côtés, et, en général, de décomposer en facteurs simples le binôme $x^{2n+1} - 1$ lorsque $2n + 1$ est premier; de nouvelles méthodes pour le calcul des orbites des planètes et des comètes; les inventions de l'héliotrope et du magnétomètre. Il fut un des premiers à signaler la possibilité de transmettre les signaux à l'aide des courants galvaniques, et contribua ainsi à l'invention du télégraphe électrique. Laplace, nous l'avons dit, le proclamait le premier mathématicien de l'Europe; il était au moins digne d'être comparé à Laplace lui-même, à Lagrange, à Jacobi, à Cauchy.

La vie de Gauss s'est passée presque tout entière à Gœttingue, au milieu de travaux assidus, et sans événements remarquables. Gauss était, au reste, non-seulement peu communicatif, mais même morose, on pourrait dire chagrin.

Voici la liste de ses ouvrages, que nous citons tous, parce que tous sont remarquables :

Demonstratio nova theorematis omnem functionem algebraïcam rationalem integram unius variabilis in factores reales primi vel secundi gradus resolvi posse (Helmstaedt, 1799). Cet ouvrage contient la première démonstration positive que l'on ait eue de ce théorème, d'importance suprême en algèbre, que les racines des équations entières se ramènent toujours à la forme arithmétique $a + b\sqrt{-1}$. L'ouvrage de Gauss se répandit peu; ainsi Lagrange ne paraît pas en avoir eu connaissance, et Cauchy, qui a depuis donné une démonstration du même théorème, a recueilli en France tous les éloges dus au premier inventeur.

Calcul de la fête de Pâques, opuscule en allemand, publié en 1800 dans la *Correspondance mensuelle de Zach* (tome II).

Calcul de la fête de Pâque des Juifs, dans la même *Correspondance* (tome V), en allemand.

Disquisitiones arithmeticæ (Leipzig, 1801, 1 vol. in-4°), l'un des plus importants ouvrages de Gauss et qui, traduit en français d'abord, en 1806, par M. Poulet-Delisle, professeur de mathématiques spéciales au lycée d'Orléans et géomètre distingué, a été plus tard réédité dans notre langue. Ce sont les *Disquisitiones arithmeticæ* qui, de tous ses ouvrages, ont fait le plus d'honneur à Gauss, non-seulement par la profondeur des méthodes nouvelles qu'il introduisit dans les recherches relatives à la théorie des nombres, à la convergence des séries, etc., mais surtout à cause de la découverte tout à fait inattendue qui s'y trouve de la possibilité d'inscrire au cercle, avec la règle et le compas, des polygones réguliers étrangers aux séries de ceux dont l'antiquité avait légué aux modernes la définition graphique. « M. Gauss, dit Delambre dans son *Rapport historique sur les progrès des sciences*, a fait connaître, dans un ouvrage très-remarquable, qui se rapporte principalement à l'analyse indéterminée, un caractère d'abaissement tout nouveau pour les équations à deux termes : ce caractère consiste en ce que les équations de ce genre, dont le degré est exprimé par un nombre premier, peuvent se décomposer rationnellement en d'autres dont les exposants soient respectivement les facteurs premiers du nombre qui précède d'une unité ce nombre premier. Cette importante et singulière découverte parvint en France par une lettre adressée à M. Legendre, qui donna de ce théorème une démonstration particulière à l'équation $x^{17} - 1 = 0$ et fondée sur la sommation des cosinus des arcs en progression arithmétique. La résolution de cette équation se trouve dépendre par là de quatre équations du second degré; en sorte qu'on peut, avec la règle et le compas, partager la circonférence du cercle en dix-sept parties égales. Mais le théorème plus général de M. Gauss ramène à des équations du second degré toutes les équations de la forme $x^{2n+1} = 1$, lorsque $2n + 1$ est un nombre premier. » Dans ce même ouvrage, Gauss donne une forme nouvelle à la recherche des propriétés des nombres en considérant, sous le nom de *congruence*, la relation qui lie entre eux tous les nombres qui donnent le même reste lorsqu'on les divise par un même nombre. Des congruences du premier ordre il passe ensuite aux congruences du second degré, et rattache à la théorie de ces relations toute l'analyse indéterminée. Laplace surtout, en France, avait été impressionné par la lecture de ce mémorable ouvrage, et ce fut lui qui invita particulièrement Poulet-Delisle à en donner une traduction française.

Theorematis arithmetici demonstratio nova, dans les *Commentaires de la société de Gœttingue* (t. XVI, 1804, 1808).

Summatio quarumdam serierum singularium (même recueil, 1808, 1810).

Disquisitiones generales circa seriem infinitam, etc. (même recueil, 1811, 1813).

Orbite de Cérès (*Correspondance de Zach*, t. IV, 1801), en allemand.

Instruction pour déduire la longitude héliocentrique d'un corps céleste, ainsi que sa véritable distance au soleil et à la terre, de la longitude et de la latitude géocentriques du corps, de la position de son nœud, de l'inclinaison de son orbite, de la longitude du soleil et de la distance de la terre au soleil (même recueil, t. V, 1802), en allemand.

Premiers éléments de Pallas (même recueil, t. V, 1802).

Equations des perturbations de Cérès (même recueil, t. VI, 1802).

Tables des perturbations de Cérès (même recueil, t. VII, 1803).

Remarques pour la simplification du calcul des lieux géocentriques des planètes (même recueil, t. X, 1804).

Premiers éléments de Junon (même recueil, t. XI, 1805).

Sur la deuxième comète de 1805 (même recueil, t. XIV, 1806).

Ces différents ouvrages furent très-remarqués, même en France, quoiqu'ils soient tous écrits en allemand. Mais la découverte des deux premières petites planètes, Cérès et Pallas, était un trop grand fait scientifique pour que toutes les publications qui s'y rattachaient ne fussent pas lues avidement par les savants. Au reste, c'était la première fois que se présentait la question de déterminer en peu de temps et par un petit nombre d'observations tous les éléments d'une planète; la méthode n'était pas même encore bien fixée, par la raison toute simple qu'on n'avait pas eu à s'en préoccuper; celle que donna Gauss se trouva être l'une des plus simples et devait attirer l'attention des géomètres. Ce sont les ouvrages dont nous venons de parler qui valurent à leur auteur la protection marquée du duc de Brunswick et sa nomination au poste de directeur de l'observatoire de Gœttingue.

Premiers éléments de Vesta (*Correspondance de Zach*, t. XVII, 1808). C'est Gauss qui fut le parrain de cette planète. « M. Olbers, dit Delambre, aperçut le 4 mars 1808, dans l'aile de la Vierge, une quatrième planète à laquelle M. Gauss, bien digne d'imposer un nom au nouvel astre, dont il perfectionnera sans doute la théorie, comme il a commencé pour Cérès, Pallas et Junon, donna le nom de Vesta, sous lequel elle est déjà connue généralement. »

Sur une proposition d'astronomie sphérique (même recueil, t. XVIII, 1808, et XIX, 1809).

Revue sommaire des méthodes employées pour la détermination des orbites des neuf planètes principales (même recueil, t. XX, 1809).

Ces derniers opuscules sont en allemand.

Disquisitio de elementis ellipticis Palladis (*Commentaires de la Société de Gœttingue*, 1808).

Methodus peculiaris elevationem poli determinandi (Gœttingue, 1808). Cet ouvrage, traduit en allemand, a paru, en 1812, dans l'*Annuaire astronomique de Bade*.

Theoria motus corporum cœlestium in sectionibus conicis solem ambientium (Hambourg, 1809).

Détermination de l'ellipse maximum qui est tangente aux quatre côtés d'un quadrilatère donné (*Correspondance de Zach*, t. XXII, 1810), en allemand.

Tables de correction pour le calcul de l'heure de midi (même recueil, t. XXIII, 1811).

Eléments des comètes de 1811 (même recueil, t. XXIV, 1811).

Eléments de la deuxième comète de 1811 (même recueil, t. XXIV, 1811). Dans ces deux derniers ouvrages, Gauss donne une méthode nouvelle et beaucoup plus simple que celles qu'on avait pratiquées jusque-là pour déterminer les éléments d'une comète avec le moins grand nombre possible d'observations.

Sur les tables des coordonnées solaires rapportées à l'équateur (*Correspondance de Zach*, t. XXV, 1812), en allemand.

Tables pour calculer aisément les logarithmes de la somme ou de la différence de deux quantités qui sont elles-mêmes données par leurs logarithmes (même recueil, t. XXVI, 1812), en allemand.

Observations pour la détermination de la hauteur du pôle à l'observatoire de Gœttingue (même recueil, t. XXVII, 1813).

Theoria attractionis corporum sphæroïdicorum ellipticorum methodo nova tractata (*Commentaires de la société de Gœttingue*, 1813). Cet ouvrage a aussi paru en allemand dans la *Correspondance de Zach*.

Methodus nova integralium valores per approximationem inveniendi (*Commentaires de la Société de Gœttingue*, 1814, 1815).

Theorematis fundamentalis in doctrina de residuis quadraticis demonstrationes ac ampliationes novæ (même recueil, 1816, 1818).

Demonstratio attractionis, quam in punctum quodvis positione exerceret planeta, si ejus massa per totam orbitam uniformiter esset dispertita (même recueil, 1818).

Instruction sur le cercle répétiteur de Reichenbach et sur le théodolite (*Notices savantes de Gœttingue*, 1813), en allemand.

Exposition personnelle de la méthode d'intégration de Pfaff (même recueil, 1815), en allemand.

Renseignements sur le cercle méridien de Repsold (même recueil, 1818).

De la lunette méridienne de Reichenbach (même recueil, 1819).

Du cercle méridien de Reichenbach (même recueil, 1820).

Theoria combinationis observationum erro-